

quoique votre appréciation au sujet de ma pauvre fille me laisse peu d'espoir, néanmoins je vous prie de vouloir bien lui continuer vos soins.

Les deux médecins le promirent, et prirent congé du maître de la maison ; Félix se préparait à les suivre ; mais le comte l'arrêta.

— Mon fils, lui dit-il, je ne serais point fâché de m'entretenir un moment avec vous.

Le docteur, visiblement contrarié de cette demande, n'osa cependant pas refuser. Il ne répondit pas, mais resta dans l'appartement.

Quand le père et le fils furent seuls :

— Félix, lui dit le comte d'un ton de voir qu'il s'efforçait d'adoucir, mais dans lequel vibraient la colère et la haine, peut-être dépend-il de vous de m'épargner un grand malheur et un chagrin éternel ?

— En quoi, mon père, puis-je vous être utile ? interrogea le jeune homme, qui avait recouvré tout son calme, ou mieux toute son impudence, depuis qu'il était seul avec M. de Garderel.

— Elisa, votre sœur, vous l'avez entendu, est gravement atteinte ; un poison lent et mortel la tue.

— A mes yeux ceci n'est point parfaitement avéré, répliqua le docteur avec sang-froid.

— Comment ! cela n'est pas avéré ? Croyez-vous donc que les deux médecins habiles qui sortent de chez moi auraient pu se tromper aussi grossièrement, et prendre une maladie ordinaire pour un empoisonnement ?

— Cela s'est vu.

— Non, vous dis-je, reprit le comte avec violence, ils n'ont pu se tromper à ce point. Vous-même, vous avez comme eux, je n'en saurais douter, la certitude que ma fille meurt empoisonnée. Or, puisque vous voulez dissimuler, je serai franc, moi. Je veux que vous le sachiez : divers indices, qui se corroborent tous les jours, me persuadent de plus en plus que l'auteur du crime, c'est vous.

— Moi ! grand Dieu ! s'écria Félix en bondissant de son siège ; quoi ! pouvez-vous soupçonner votre fils d'un parçil forfait ?

— Encore une fois, Félix, la feinte ne vous servira de rien. J'ai des preuves irrécusables. Cependant, j'ai hâte de vous le dire : je n'en tiens pas à vous perdre ; car votre déshonneur rejailirait sur ma famille-innocente et sur moi. Mais j'exige de vous un aveu, entendez bien, et l'indication du toxique que vous avez employé.

— Mon père, répondit le docteur, permettez-moi de croire que vous ne parlez pas sérieusement. S'il en est autrement, je vous prie de

me fournir les preuves qui font de moi, à vos yeux, un empoisonneur, un scélérat.

— C'en est trop, s'écria le comte, hors de lui. Vous voulez que cette affaire se dénoue devant la justice ? Eh bien ! si vous m'y forcez, je vous le déclare : je ne reculerai pas devant cette dure extrémité.

— M. le comte de Garderel de la Nouvelle-Orléans n'oserait en appeler aux tribunaux, surtout au sujet de faits qui ne sont rien moins que prouvés, répartit Félix, avec une écrasante ironie.

Le comte recula, foudroyé par l'allusion que renfermaient ces paroles, et tomba sur un fauteuil.

— Que dites-vous ? murmura-t-il, de qui parlez-vous ?

— De vous-même, mon père, répondit le docteur avec le même ton sarcastique. Je dis que M. Paul de Garderel qui a séquestré son père, qui l'a enlevé de la Nouvelle-Orléans, puis renfermé dans un souterrain de cet hôtel, se gardera bien de traduire son fils devant la justice criminelle.

Le malheureux comte ne pouvait plus en douter : Félix était instruit de tout. Le passé se levait sombre, inexorable, dans la personne de son fils. M. de Garderel, fils dénaturé lui-même, avait échappé à la justice des hommes ; mais le jugement de Dieu commençait. Sa figure était décomposée, ses yeux fixes, effrayants, injectés de sang ; une écume blanchâtre coulait de ses lèvres. Félix le contemplait, impassible, d'un œil sec et impitoyable. Quelques instants se passèrent avant que M. de Garderel revint à lui. En recouvrant sa présence d'esprit, il se rappela la cause qui l'avait jeté dans cet affreux état. Quand il put parler :

— Félix, dit-il, oublie mes paroles ; mais n'évoque plus les souvenirs ni les spectres horribles du passé. Comment sais-tu tout cela ? J'ai donc été trahi ?

— Qu'il vous suffise d'être informé que, moi aussi, j'aurais des comptes à vous demander.

— Que veux-tu dire ? demanda M. de Garderel dont l'agitation recommença, plus violente.

Félix, étonné d'abord de la question, parut enfin comprendre qu'elle se rapportait aux faits qu'il avait énoncés tout à l'heure, car il répondit :

— Je parle du crime avéré que vous avez commis sur votre père : je possède les preuves authentiques.